<table>
<thead>
<tr>
<th>Title</th>
<th>L'évolution démographique de l'Irlande de 1700 à 1900</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Authors(s)</td>
<td>Ó Gráda, Cormac</td>
</tr>
<tr>
<td>Publication date</td>
<td>1998</td>
</tr>
<tr>
<td>Publication information</td>
<td>Dupaquier, Jacques and Bardet, Jean Pierre (eds.). Histoire des populations de L'Europe T2 - La Révolution Démographique (1750-1914)</td>
</tr>
<tr>
<td>Publisher</td>
<td>Fayard</td>
</tr>
<tr>
<td>Item record/more information</td>
<td><a href="http://hdl.handle.net/10197/432">http://hdl.handle.net/10197/432</a></td>
</tr>
</tbody>
</table>
mais bien au-dessus de celles de l'Angleterre et du pays de Galles, où, en 1911, le célibat définitif féminin était de 30% inférieur à celui de l'Écosse.

En revanche, la fécondité était élevée. La proportion des naissances illégitimes est restée inférieure à 5% jusqu'aux années 1770. Vers 1860, 10% des naissances survenaient hors mariage, puis le taux d'illégitimité est retombé à 7% entre 1906 et 1914. L'illégitimité présentait de fortes variations régionales. En 1855-1860, 15% des naissances du Banffshire (au nord) étaient illégitimes, mais à Ross et à Cromarty (également au nord), la proportion était seulement de 4%; et de 6% dans le Lanarkshire situé dans la zone centrale en cours d'industrialisation. Ces contrastes, apparus entre 1780 et 1855, se sont réduits par la suite, mais lentement. Nous ne pouvons pas encore vraiment les expliquer.

La fécondité légitime est mal connue pour le XVIIIe siècle; vers les années 1870, elle était nettement supérieure à celle de l'Angleterre. Par rapport à l'Irlande, la fécondité légitime était plus élevée dans les Highlands et le taux de nuptialité moins important. La fécondité légitime écossaise a commencé à décroître à partir des années 1870; toutefois, en 1911, elle était encore de 20% supérieure à celle de l'Angleterre. Cependant, en raison du niveau de nuptialité inférieur de l'Écosse, la fécondité générale ne l'emportait sur celle de l'Angleterre que de 11% seulement. A partir des années 1880, la fécondité légitime déclina rapidement dans les villes de commerce et dans les communautés où l'activité principale reposait sur la production textile, dans les banlieues de la classe moyenne urbaine, et dans les régions où se pratiquait une agriculture capitalistique avancée employant une importante main-d'œuvre féminine. En revanche, en 1911 encore, on notait une fécondité légitime élevée dans les communes minières en croissance rapide, dans les régions d'industrie lourde, et dans les zones peuplées de petits paysans et de pêcheurs, où une nuptialité contrainte et l'émigration constituaient toujours les obstacles majeurs à la croissance de la population.

III. L'évolution démographique de l'Irlande de 1700 à 1900

Les trois premiers recensements irlandais de 1821, 1831 et 1841 constituent, malgré leurs lacunes — qui sont en général consciencieusement signalées —, la référence de base pour une évaluation plausible de l'évolution démographique générale et régionale de l'île, avant la Grande Famine de 1846-1850. Les données antérieures à ces recensements sont rares : celles fournies par les registres paroissiaux sont lacunaires et de mauvaise qualité; les dénombrements locaux et non officiels sont peu fréquents. Par conséquent, les évaluations concernant les années antérieures à 1821 reposent essentiellement sur des matrices fiscales par feux. Selon des travaux récents fondés sur un réexamen des données
(L.A. Clarkson, 1981; Daultrey et al., 1981), il semblerait qu'entre les années 1750 et 1810 l'accroissement de la population irlandaise ait été plus rapide que partout ailleurs en Europe occidentale. Des taux de croissance supérieurs à 1 % par an étaient exceptionnels à cette époque, mais, si l'on se fie aux estimations récentes, le taux moyen aurait été en Irlande de l'ordre de 1,5 %. Par la suite, dans les années 1820-1830, une décélération de la croissance s'est amorcée, même dans l'ouest du pays où la population augmentait cependant encore très rapidement. Certes, il faut admettre que l'importance de ce ralentissement est d'autant plus forte que nombre de personnes ont échappé à l'attention des agents du recensement de 1821 ou les ont volontairement évités. Ainsi, une étude récente de Joseph Lee avance que l'effectif réel de la population aurait été, en 1821, plus proche de 7,2 millions habitants que des 6,8 millions comptabilisés lors du recensement. A l'aube de la Grande Famine, la croissance de la population irlandaise n'était plus exceptionnelle par rapport à ce que l'on observait alors en Europe du Nord-Ouest; bien plus, un déclin semblait même s'amorcer dans certaines zones.

L'accroissement démographique de la période d'avant la Famine a été surtout un phénomène rural. Le recensement de 1841, document important en dépit de ses chausse-trappes, montre que 85 % des Irlandais vivaient à la campagne ou dans des villes de moins de 2 000 habitants. Entre 1821 et 1841, la population urbaine n'avait guère augmenté, et, à cette dernière date, seules deux villes, Dublin et Cork, comptaient plus de 100 000 habitants. Dublin ne rassemblait que 3 % de la population totale de l'île, alors que l'ensemble des grandes villes d'Angleterre comptait plus d'Irlandais que la métropole irlandaise elle-même. C'est que l'industrialisation rurale avait joué un rôle dans l'explosion démographique irlandaise; en 1821, la région affichant la plus forte densité de population était le comté «proto-industriel» d'Armagh.

Tableau 55. Évolution de la population irlandaise
(en millions d'habitants)

<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Population</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1700</td>
<td>1,8 à 2,1</td>
</tr>
<tr>
<td>1750</td>
<td>2,2 à 2,6</td>
</tr>
<tr>
<td>1800</td>
<td>5</td>
</tr>
<tr>
<td>1821</td>
<td>6,8 (7,2)</td>
</tr>
<tr>
<td>1845</td>
<td>8,5</td>
</tr>
<tr>
<td>1881</td>
<td>5,2</td>
</tr>
<tr>
<td>1911</td>
<td>4,4</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Dans un ouvrage remarquable consacré à la population de l'Irlande, K.H. Connell (1950) attribue un rôle déterminant à la natalité dans l'évolution démographique irlandaise d'avant la Grande Famine. Certes, il y a abondance de témoignages qualitatifs de l'époque sur le mariage précoce et les familles nombreuses. Les données quantitatives sont cepen-
dant moins concluantes. Bien que les résultats du recensement de 1841 indiquent un niveau élevé de fécondité légitime par classe d'âge, ils
impliquent en même temps un âge moyen au mariage pas vraiment tardif (environ 24 ans pour les femmes) et un taux de célibat définitif d'environ 10%. Certes, une hausse de l'âge moyen au mariage dans les décennies précédant la Famine est fort probable, mais Connell n'a pas réussi à démontrer qu'une baisse aurait précédé cette hausse, ni même qu'il y aurait eu alors une élévation du taux de fécondité, qu'on s'attendrait à trouver pour rendre compte de l'accélération de la croissance que semblent impliquer ses estimations. D'autres chercheurs proposent une explication différente à la croissance, celle d'un déclin de la mortalité, qui résulterait soit d'une amélioration des conditions alimentaires, soit d'une atténuation des assauts de la variole. Le débat reste ouvert. Cependant, une interprétation synthétique, proche de celle qu'a proposée Ronald Lee pour l'Angleterre du XVIIIe siècle, permet d'aller plus loin. Dans ce schéma, où l'on attribue un rôle déterminant à la nuptialité et à la mortalité, une amélioration de l'état sanitaire des populations due à des facteurs exogènes aurait dû aboutir, toutes choses étant égales par ailleurs, à réduire le salaire d'équilibre et à freiner la nuptialité. Ce serait la baisse du prix de l'alimentation grâce à l'extension de la culture de la pomme de terre et, probablement, l'augmentation de l'offre d'emploi (résultant de l'exportation accrue en Grande-Bretagne des produits irlandais) qui auraient empêché que cela ne se produise.

Bien que des cas isolés de décès entraînés par la malnutrition, ou même des périodes de famine plus généralisée, aient fait partie du paysage démographique irlandais avant 1845, le taux de mortalité en Irlande semble avoir été relativement bas pour un pays si pauvre. La surmortalité imputable aux crises de subsistance a concerné environ 50 000 personnes (soit approximativement 1% de la population totale) en 1800-1801 et en 1816-1819, mais par la suite, l'intensité de ce type de crise n'a cessé de diminuer. En outre, malgré la pauvreté, la durée de vie était relativement longue : l'espérance-vie à la naissance se situait vers 38 ou 39 ans, à comparer aux 40 ans observés en Angleterre.

On souligne depuis longtemps l'importance de la culture de la pomme de terre comme facteur ayant favorisé les mariages précoces et la réduction de la mortalité. Les couches populaires consommaient effectivement de grandes quantités de pommes de terre, légume particulièrement adapté au climat et à la terre de l'Irlande. De tous les pays d'Europe, c'est l'Irlande qui a connu la plus forte expansion de cette culture. Cependant, la chronologie de sa diffusion étant discutée, un débat reste ouvert : sa consommation a-t-elle stimulé la croissance de la population (c'est la thèse malthusienne) ou a-t-elle simplement facilité une croissance qui était déjà entamée (interprétation de Cullen) ? Les risques liés à la culture de la pomme de terre ont été accentués par la Grande Famine mais, avec le recul, cette interprétation paraît devoir être nuancée. Les observations agricoles antérieures à 1845 ne pouvaient pas laisser prévoir, d'un point de vue statistique, la successión des récoltes catastrophiques des années suivantes. Les défauts mêmes de la pomme de terre, difficile à stocker et à transporter, étaient compensés,
dans une certaine mesure, par ses « vertus » : c’était une source de nourriture tant pour les hommes que pour les animaux ; il en existait différentes variétés. De récents travaux sur l’évaluation de la production agricole au début des années 1840 sont tout à fait surprenants dans leur implication alimentaire. Ils conduisent à supposer que dans la période qui a précédé la Famine, les Irlandais pauvres consommaient plus de calories en année « normale » que les Anglais ou les Français.

Avant la Famine, l’ajustement démographique ne fut que partiel et, en tout cas, trop tardif. Pourtant il témoigne d’une capacité à exercer un contrôle préventif de type malthusien. L’émigration a joué un rôle important et croissant avec, entre 1800 et 1846, le départ définitif de 1,5 million de personnes. Que plus de 500 000 d’entre elles aient traversé la mer d’Irlande pour participer à la révolution industrielle anglaise est déjà en soi assez extraordinaire, mais la réalité d’un flux de 1 million de personnes qui ont affronté la traversée de l’Atlantique sur des voiliers mal équipés éclipse les vagues de départ de tous les autres pays. Pour cette période, en effet, les Irlandais sont, par rapport à leur population de départ, dix fois plus nombreux proportionnellement que les autres émigrants. L’émigration constitue le principal facteur explicatif du ralentissement de la croissance de la population de la période d’avant la Famine, mais on a aussi la preuve d’un ajustement démographique par élévation de l’âge au mariage et accroissement du célibat. Ces indices mettent en question la conviction pessimiste selon laquelle une intense nuptialité contribuait à l’appauvrissement de l’Irlande avant la Famine.

Ces ajustements démographiques n’ont du reste pas pu empêcher la baisse du niveau de vie des couches pauvres de la population irlandaise. Toujours croissante, la dépendance alimentaire à l’égard de la pomme de terre réduisait la possibilité de limiter les dégâts au cas où le précieux tubercule viendrait à manquer. Ainsi, lors de l’invasion du Phytophthora infestans en 1845 et 1846, les trois millions de consommateurs de pomme de terre furent des victimes désignées. La Famine, souvent présentée comme un « contrôle répressif » de type malthusien, peut effectivement être interprétée comme telle dans la mesure où l’abaissement des revenus avait été le résultat de l’accroissement du nombre des habitants. Mais cette interprétation courante fait abstraction de l’ajustement démographique précédemment décrit, exagère rétrospectivement les risques liés à la culture de la pomme de terre, et néglige le rôle de la révolution industrielle anglaise dans le déclin de l’industrie irlandaise. En outre, elle met trop l’accent sur le caractère inévitable de l’issue de la crise, ignorant l’hypothèse d’un accident malchanceux qui aurait alors frappé des Irlandais renommés par ailleurs pour leur chance proverbiale.

Si la Grande Famine d’Irlande peut surprendre l’observateur d’aujourd’hui, qui s’étonne de l’inefficacité des politiques de secours, ce qui frappe le plus l’historien économiste, c’est le lieu même où elle s’est produite : « l’arrière-cour de l’atelier du monde ». La tragédie de la Famine permet de mesurer à quel point les bénéfices de la première
révolution industrielle ont été inégalement distribués. De récents travaux confirment l'opinion courante selon laquelle la Famine aurait provoqué une surmortalité de 1 million de personnes, et entraîné en outre un déficit de 300 000 à 400 000 naissances. Ajoutons que les taux de mortalité ont été multipliés, quels que soient le sexe et l'âge. En revanche, elle a varié de manière contrastée selon les régions, frappant un quart de la population dans certaines zones de l'Ouest, alors que ses effets ont été négligeables le long de la côte orientale. Pourtant aucun des 32 comtés d'Irlande n'a échappé à la Famine ; même là où la nourriture n'a jamais fait défaut, diverses maladies contagieuses ont sévi. Ajoutons que la surmortalité a duré jusqu'en 1849 ou 1850, bien longtemps après que la fin de la crise ait été officiellement annoncée. En outre, l'émigration de la période de Famine a été massive et d'une nature assez différente de celle qu'on avait observée auparavant. Néanmoins, le renforcement du flux d'émigration à la fin des années 1830 et au début des années 1840 permet de supposer que l'exode aurait été, de toute façon, considérable à la fin des années 1840.

Le climat irlandais, humide et tempéré, était loin d'être idéal pour les céréales ; toutefois, la culture des céréales et des pommes de terre suscitait justement la majeure partie des emplois agricoles en Irlande avant la Grande Famine. En tant qu'exportateur important de céréales, l'Irlande était directement intéressée par les lois protectionnistes sur les grains, qui limitaient strictement l'accès d'autres producteurs étrangers au marché britannique. Mais, comme on le sait, les lois sur les prix du blé allaient être abolies en 1846 : on peut donc penser que la Famine a provoqué un déclin de la population qui se serait probablement produit de toute façon, pendant quelques décennies au moins. La chute considérable de la population, de 6,2 millions en 1851 à moins de 4,5 millions en 1901, s'explique principalement par l'émigration. Durant une grande partie de cette période, l'exode des Irlandais a continué à éclipser, en importance relative, la plupart des autres courants d'émigration européens. Pourtant le caractère massif de ce mouvement migratoire tend à faire oublier un autre point important : le taux d'émigration s'est progressivement réduit, à l'exception d'un petit surcroît dans les années 1880. Ce freinage de l'émigration constitue une réponse économique normale, traduisant une certaine amélioration du niveau de vie des Irlandais par rapport à celui d'autres étrangers. Ainsi, le rapport du revenu par tête irlandais au revenu par tête britannique est passé de 40 % dans les années 1840 à 60 % au moins à la veille de la Grande Guerre. Autre preuve d'une amélioration, les mauvaises récoltes cessèrent de provoquer des surmortalités dues à la malnutrition. Il y eut cependant un recul de la nuptialité : vers le milieu du xixe siècle, 87, 5 % des femmes irlandaises âgées de 45 à 54 ans étaient mariées ; il n'y en avait plus que 75,7 % en 1911. Ce recul du mariage peut être interprété comme la réponse de l'Irlande catholique à la nécessité de réduire sa natalité, objectif réalisé ailleurs par la contraception ; il peut être regardé aussi comme la mise en place d'un frein préventif à retardé-
ment, après les leçons de la Grande Famine. Ce phénomène a encore été présenté comme l'étrange réaction d'un peuple choisissant de s'écarter du mariage pour améliorer son niveau de vie. On peut ajouter que la baisse de la population ne s'explique pas pleinement par la hausse de l'âge moyen au mariage ni d'ailleurs par la baisse de la fécondité légitime, qui commença à se manifester indiscutablement avant 1914, mais essentiellement par l'émigration.